

Michel Frapech

L'Affaire Siegfried
Tome 1 : Kidnappés ?

Roman

Téléchargement du livre : www.e-presse.fr

Préface

Dans l'introduction de son dernier ouvrage : *Un mythe moderne* publié par Gallimard dans la collection Folio essais, C.G. Jung a écrit :

Rien n'est plus difficile que d'apprécier à sa juste valeur la portée d'événements contemporains, nos jugements à leur propos risquant fort, en effet, de s'enliser dans des subjectivismes. Je me rends parfaitement compte du risque que j'assume en m'appêtant à faire connaître mon opinion sur certains événements récents, auxquels j'attribue importance et signification. Il s'agit de ces bruits, de ces rumeurs qui courent, issus de tous les coins du monde sur des objets ronds, circulant à travers notre troposphère et notre stratosphère, objets que l'on appelle des « soucoupes volantes », des « disques », des « saucers » ou des « Ufos » Objets volants non identifiés.

Cette rumeur, ces bruits et le problème de l'existence physique éventuelle des objets volants qu'ils évoquent me paraissent tellement importants que je crois de mon devoir de lancer un cri d'alarme comme je le fis à l'époque où se préparaient des événements qui devaient frapper l'Europe au plus profond d'elle-même (Allusion à 1936).

Certes, je sais parfaitement que ma voix, aujourd'hui comme autrefois, est beaucoup trop faible pour atteindre les multitudes. D'ailleurs, ce n'est point cette prétention qui m'anime ; simplement ma conscience de médecin me conseille de faire mon devoir, pour prévenir ceux qui voudront bien m'écouter et les préparer au fait que l'humanité doit s'attendre à des événements d'où sortira la fin d'un éon, la fin d'une ère, la fin d'une grande époque du monde.

Depuis 1960 date de la rédaction de cet ouvrage majeur, beaucoup de choses ont évolué. Les langues de témoins tenus par le secret de leurs fonctions officielles commencent à se délier. Des hommes venus de tous les horizons : FBI, CIA, US Air Force, etc. se mettent à parler, à briser le silence qui leur avait été imposé par leurs hiérarchies, à dire qu'on les a forcés à mentir pendant toutes ces années et qu'ils ne peuvent plus le supporter.

Il faut se rendre à l'évidence, on ne peut plus se débarrasser de ce problème par un petit rire sarcastique et supérieur.

Michel Frapech

Prologue

Mais, dès à présent, nous pouvons conclure que l'écrivain a choisi de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent, en face de l'objet ainsi mis à nu, leur entière responsabilité. La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et nul ne s'en puisse dire innocent.

Sartre : Qu'est-ce que la littérature ?

Les yeux de Sally devinrent lourds puis se fermèrent, son corps se détendit progressivement. Elle venait de plonger dans le sommeil hypnotique.

La voix douce mais autoritaire de Gordon la guidait, lui intimait des ordres :

-- Vous allez vous souvenir de ce jour ! Votre voiture vient de s'arrêter au bord de la route. Que ressentez-vous ? Que voyez-vous ?

Loretta qui n'avait pas l'expérience de l'hypnose observait sa patiente, littéralement fascinée.

La tension dans la pièce était extrême. Soudain, Sally d'une voix chargée d'émotion, différente de sa voix habituelle, se mit à parler.

-- Il fait nuit, mon moteur toussote et s'arrête. La voiture continue pendant quelques mètres. Je me gare près d'un énorme buisson de cactus.

-- Que s'est-il passé ensuite ? Que voyez-vous ?

-- J'aperçois une lumière intense. Maintenant, il fait clair comme en plein jour. Comme si des projecteurs très puissants

éclairaient la scène. La voiture vibre de partout. Je vois des formes grises, des êtres qui s'approchent.

-- Pouvez-vous les décrire ? Combien sont-ils ?

-- Trois. Il y en a trois. De petite taille, peut-être un mètre quarante, en combinaisons grises avec des têtes énormes, des bras filiformes.

-- Que font-ils ?

-- Ils s'approchent et la porte s'ouvre.

-- Qui a ouvert la porte ?

-- Je ne sais pas. Ils me font descendre. (La voix était un peu haletante.) Deux d'entre eux se mettent à côté de moi, un à droite, un à gauche. Oh ! C'est incroyable ! Sally avait presque hurlé.

-- Qu'y a-t-il ?

-- Ils s'envolent ... et ... je les suis. C'est insensé !

-- Où allez-vous ?

-- Je ne sais pas.

-- Concentrez-vous !

-- J'aperçois un gros hélicoptère. Non, c'est plutôt une immense soucoupe. Elle semble flotter à quelques mètres du sol, au-dessus du désert à cinq cents mètres environ de la voiture. Nous nous dirigeons vers elle. La partie inférieure de mon corps est comme paralysée. Je me retourne. Je vois, au loin, ma voiture immobile, tous feux éteints auprès des cactus. Elle est toute petite.

-- Que se passe-t-il ensuite ?

-- Il y a une grande ouverture qui vient de se faire dans la paroi de l'engin. Nous entrons. J'ai peur.

Il se fit un grand silence dans le cabinet de travail de Loretta qui écoutait médusée. Gordon l'interrogea du regard et elle lui sourit. On n'entendait que le chuintement très faible du magnétophone qui enregistrait l'intégralité de la séance.

La terreur se lisait sur le visage de Sally. Des gouttes de sueur perlaient à son front.

Implacable, Gordon l'exhortait :

-- Que voyez-vous ?

Elle hésita un peu :

-- Ils me transportent dans une grande pièce. C'est obscur, je distingue mal. Il y a comme un dôme tout blanc qui dispense une faible lumière. Une galerie court tout autour de la salle à mi-hauteur. J'aperçois plusieurs silhouettes grises, elles ressemblent à ceux qui m'ont amenée ici.

-- Voyez-vous d'autres êtres ?

-- Oui il y en a un, plus grand, très mince, il porte une tunique orange, presque fluorescente. Il me regarde en silence. Je suis morte de peur, qu'est-ce qu'ils vont me faire ?

-- Voyez-vous un autre visage ?

-- Non... puis, hésitante : Si, je vois un visage d'homme derrière une sorte de hublot... C'est drôle !

-- Qu'y a-t-il ?

-- Il me semble que je reconnais ce visage, mais je n'arrive pas à me souvenir des circonstances où je l'ai vu.

-- Quelle est cette personne ? demanda Loretta à Gordon à voix basse.

Il esquissa une mimique qui signifiait : « Je n'en ai pas la moindre idée » puis continua la séance.

-- Ne craignez rien. Vous êtes en sûreté ici, il ne vous arrivera rien, essayez de vous souvenir, c'est important.

Gordon regarda Loretta qui semblait avoir oublié sa question et écoutait avec une attention passionnée les propos de sa patiente « Elle ne peut pas tout inventer, ce n'est pas possible ! pensait-elle, ma parole, elle dit la vérité, c'est horrible ! Que lui est-il arrivé ? » Elle prenait conscience du fait que ses convictions bien ancrées, ses opinions les mieux établies étaient en train de voler en éclats devant l'évidence. Sally avait bel et bien vécu une telle expérience. Elle ne savait pas démêler si le plus insupportable c'était cet univers terrifiant que laissait entrevoir Sally ou le fait que toutes les conceptions qui assuraient son confort intellectuel étaient en train de s'écrouler.

-- Que se passe-t-il ? reprenait la voix chaude et douce de Gordon. Racontez !

-- Il y a une grande table au milieu de la pièce, comme dans une clinique. Ils me déposent sur la table. Oh ! Non !

Sally se débattait furieusement sur le divan, elle agitait ses jambes dans tous les sens, comme pour échapper à une étreinte.

-- Rassurez-vous ! Il ne peut rien vous arriver, dit calmement Gordon posant sa main doucement sur l'épaule de Sally, que se passe-t-il ?

L'intervention de Gordon réussit à calmer un peu la jeune femme.

La voix déformée par l'angoisse, elle continuait.

-- Ils m'attachent les chevilles, et les poignets. Je ne peux plus bouger. Mon Dieu que j'ai peur !

Elle resta silencieuse quelques instants puis, criant presque :

-- Oh ! Que j'ai mal ! Pourquoi est-ce qu'ils me font cela ? Ils m'enfoncent une espèce d'instrument carré dans le ventre, je le sens qui pénètre en moi. C'est affreux ce que j'ai mal ! Je ne peux plus le supporter, aidez-moi.

Gordon l'apaisa de la voix :

Ce n'est qu'un souvenir, il ne vous arrivera rien de mal ici, nous sommes là pour vous protéger.

Elle continuait :

-- Je les vois autour de moi. Comme ils sont différents de nous, avec leurs grosses têtes un peu ridicules. J'ai peur de leurs yeux qui me pénètrent, prennent possession de moi. J'ai toujours aussi mal.

Loretta regardait Gordon, ne sachant plus quelle conduite tenir. Il continuait à diriger Sally :

-- Et maintenant, que se passe-t-il ?

-- Je suis complètement nue, ils m'ont enlevé tous mes vêtements. J'ai les jambes écartées, ils se penchent sur moi, j'ai honte, j'ai mal. Ils n'ont pas le droit !

Son visage était tordu par l'angoisse, ses sourcils froncés, son visage grimaçait sous l'effet de la douleur qu'elle semblait ressentir.

-- J'ai mal sur mon côté droit, à la hauteur d'un ovaire. C'est comme s'ils entraient en moi, qu'ils prélevaient quelque chose. C'est horrible. Il faut qu'ils arrêtent, je ne peux plus le supporter. Ils sont tous autour de moi qui m'observent. Leurs yeux me font peur. Je ne veux pas les regarder, mais ils m'obligent à regarder leurs yeux.

Peu à peu, elle se détendit. Gordon s'efforçait de l'aider de la voix :

-- Calmez-vous ! Vous allez vous calmer ! Que se passe-t-il ensuite ?

-- La douleur est en train de diminuer, on dirait que je m'assoupis. Je vois encore leurs yeux.

-- Et ensuite ? demanda Gordon.

Je n'ai pas l'impression qu'ils me parlent, mais je sens qu'ils veulent me communiquer quelque chose, je ne sais pas quoi.

-- Concentrez-vous, que vous disent-ils ?

-- Ils parlent d'un homme âgé et puissant avec lequel je vis.

-- Voyez-vous de qui il s'agit ?

-- Il me semble qu'ils parlent de Ronald.

-- De Ronald, mais pourquoi ? s'exclama Loretta.

-- Vous connaissez ce Ronald ? lui demanda Gordon en chuchotant, se retournant vers elle, un doigt sur la bouche.

-- Mais c'est son parrain, mon client, celui qui me l'a adressée, lui répondit-elle sur le même ton.

-- Que vous disent-ils, reprit Gordon de sa voix normale.

-- Je ne comprends pas bien, ils parlent d'un secret que je devrais découvrir, je devrais leur fournir des informations. C'est très important, il y va de l'avenir des hommes.

-- Que veulent-ils de vous ?

-- Ils m'expliquent : je dois interroger Ronald, le faire parler.

-- Et c'est tout, rien de plus ? demanda Gordon.

-- Non simplement le faire parler, le questionner, gagner sa confiance.

-- Mais comment seront-ils informés ?

-- Je ne sais pas, ils ne me disent rien à ce sujet, simplement le faire parler.

Gordon se tourna vers Loretta marquant son incompréhension par une mimique expressive.

-- Et ensuite ? demanda Gordon.

-- Il n'y a plus rien. Ils ne me parlent plus, mais j'ai la sensation qu'ils m'ordonnent d'oublier ce que je viens de vivre, d'effacer toute cette aventure de ma mémoire.

-- Ensuite que voyez-vous ?

-- J'ai dû m'endormir quelques instants. Je me réveille, toujours sur la table, mais ils m'ont détachée, ils m'ont rhabillée.

-- Est-ce que vous souffrez toujours ?

-- Beaucoup moins. Je me sens tout engourdie. J'ai mal à la base du cou. J'ai le nez qui saigne un peu.

-- Que font-ils maintenant ?

-- Les trois qui m'ont amenée ici s'approchent de moi. Ils se mettent à côté de moi comme ils l'ont déjà fait, ils m'enlèvent dans les airs, je vois ma voiture, la porte est fermée, je suis comme dans un rêve, je somnole un peu.

-- Comment êtes vous rentrée dans la voiture ?

-- Je ne sais pas, je me réveille sur le siège du conducteur, j'ai mal partout, comme si on m'avait battue, je pense que j'ai dormi cinq minutes au plus. Je regarde ma montre, il est plus de huit heures.

Gordon lui posa une dernière question :

-- Avez-vous la certitude d'avoir vécu cette expérience, de ne pas l'avoir rêvée ?

D'une voix indignée, sincère Sally s'écria :

-- Bien sûr que je l'ai vécue cette scène ! Comment en douter ?

Gordon se tourna vers Loretta :

-- Nous n'apprendrons plus rien de neuf. Du moins aujourd'hui.
Et il donna l'ordre à Sally de se réveiller.

Chapitre 1 Loretta

Comme une luciole dans une nuit d'été, le mot 'insolite' apparut soudain dans l'esprit de Loretta. Il clignota quelques instants telle une enseigne aux néons défectueux et disparut pour reparaître aussitôt.

Elle eut le sentiment étrange d'avoir vu, pendant quelques secondes, ce qu'elle n'aurait pas dû voir, d'être passée, un court instant, de l'autre côté du miroir sans tain de la réalité, d'avoir soulevé un coin du voile de Maya.

Les deux silhouettes avaient disparu maintenant derrière le bâtiment au toit pointu et, de son observatoire, elle n'avait plus devant elle qu'une scène vide balayée par la pluie glacée.

Un orage avait éclaté, au loin, vers les montagnes de Camelback, les éclairs striaient l'horizon et le tonnerre grondait sur Phœnix, Arizona.

Pourtant, elle l'aurait juré, cette forme aperçue là en bas, c'était Maria la jeune Mexicaine qui travaillait pour elle depuis quelques mois. Elle parlait avec une inconnue, montrant du doigt la baie vitrée de son appartement du trente-cinquième étage qui surplombe Battery Park dans le centre ville. C'est quand elles avaient vu son ombre, immobile derrière la vitre fumée, qu'elles s'étaient éclipsées prestement comme un hologramme trahi par une coupure de courant.

Pourquoi cette impression de malaise qui l'avait envahie ? Le paysage familier qui s'étalait à ses pieds : la ville tentaculaire avec ses tours immenses, ses rues géométriques, buttant sur les montagnes, ses parcs, ses jardins, ses golfs, ses autoroutes, lui apparut soudain comme un manteau trompeur, jeté à la hâte sur les épaules d'une belle un soir de bal, pour en masquer les mystères. Elle eut le sentiment un peu angoissant d'une réalité, invisible à ses yeux, grouillant sous la surface des choses.

C'était peut-être à cause de cette journée pendant laquelle s'étaient bousculés les événements. Elle s'absorba dans la contemplation de la vue magique sur Phoenix et ses lointains. Elle aimait cette ville, l'une des mieux gérées du monde d'après les résultats d'un concours international organisé par Schwarzmann, l'un des géants de la communication. En sa qualité d'administrateur de l'Opéra de Flagstaff, elle avait rencontré les responsables de cette firme qui lui avaient paru étrangement prévenants à son égard : des Allemands très corrects. Ils prétendaient se préoccuper du bonheur des hommes, de l'ordre du monde. Corrects, ordre du monde, ces mots la plongèrent, cette fois encore, dans un halo de pensées nauséuses.

Elle revint à son bureau en ébène de Macassar rehaussé de filets d'ivoire qu'elle avait fait venir tout spécialement de la boutique d'un ébéniste du Faubourg Saint-Antoine spécialiste de Ruhlmann.

Sur l'immense écran qui occupait une bonne partie du mur en face d'elle se déroulaient les fastes de *Siegfried* l'opéra de Wagner. Sous la baguette magistrale de Ryan von Altenberg, nouvelle coqueluche des mélomanes du monde entier, le jeune héros qui ne connaissait pas la peur forgeait son épée dans une furie sonore qui la submergea, l'envahit, la subjuga, vrilla ses nerfs. Troublée, elle effleura de son pied nu, sous le bureau, un palpeur qui lui permit de réduire un peu l'intensité du son venant des sept haut-parleurs répartis dans toute la pièce. Elle se laissa flotter sur la musique et, de nouveau, s'insinua en elle le sentiment vague qu'elle ne percevait, là encore, que la surface du phénomène, que cette musique tant aimée, que cette légende germanique venue du fond des âges, contenaient un message qui lui échappait, chargé de symboles puissants qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer.

L'écran de son ordinateur affichait en fines lettres noires sur fond nacré, le message de Raoul, venant de l'Internet. Elle relut la prose de cet ami d'enfance, copain de Victor son frère jumeau, ce mauvais sujet qui lui non plus ne connaissait pas la peur, à qui elle ne pensait jamais sans éprouver un curieux frisson.

« Loretta ma belle, que deviens-tu ? Joyeux anniversaire et vive la Saint Angèle. Faudra-t-il donc

que je vienne un jour forcer ta porte pour savoir si vous m'avez vraiment oublié tous les deux ?

Raoul. »

La signature automatique mentionnait : Raoul Avelino, Journaliste Freelance

Ces lignes l'emplirent de remords : Un jour, bientôt, il faudrait reprendre le contact, renouer quelques liens avec ce passé lointain qui hantait ses nuits et peuplait ses cauchemars.

La douleur la fit grimacer. C'était trop stupide, la veille, elle avait glissé sur le bord humide de la piscine, à l'étage supérieur de son triplex et s'était foulé la cheville droite. Une folie cette piscine qu'elle avait voulu installer à la mort de Rupert, son second mari. Pourquoi une folie ? Elle avait les moyens de faire ce qui lui plaisait et personne à qui rendre des comptes.

Impossible maintenant d'aller à Colorado Springs faire du ski comme chaque année. Ses amis s'en faisaient une fête, ils lui avaient rappelé le chalet, la neige, la cheminée avec la fausse bûche en paraffine qui brûle sagement, alors que celles au gaz ne brûlent pas du tout, les soirées glacées, les veillées nocturnes.

En fait, elle avait horreur de la neige, du froid et préférait ses habitudes à Phœnix, la vie qu'elle s'était organisée.

Longtemps elle regarda *Siegfried* et, quand la partition se termina, elle aperçut dans le générique des images de l'Opéra Bastille. Ce monstre de verre et d'acier n'était pas encore construit quand elle vivait, là-bas, avec Victor, dans le *Pourquoi pas ?* cette mauvaise péniche au nom ridicule qui prenait l'eau, amarrée en plein cœur de la ville.

C'était là qu'elle était née, là qu'elle avait grandi dans cet univers clos, dans ce simulacre dérisoire de bateau synonyme de voyages, de croisières lointaines, d'un ailleurs de rêves et qui ne quittait pratiquement jamais son anneau, misérable gourbi précaire dormant d'un mauvais sommeil dans l'eau croupie du port de l'Arsenal.

Il n'y avait alors, sur le site de l'Opéra, que des brasseries qu'il avait fallu démolir pour édifier cet immense vaisseau spatial immobile, échoué pour le reste des temps au bord de la Seine, à Paris sur la Terre.

Il y eut ensuite un court reportage et Ryan von Altenberg mentionna qu'il dirigerait pendant l'été le prochain festival Wagner à Flagstaff Arizona.

Une pensée furtive dont elle devait se souvenir plus tard, traversa l'esprit de Loretta « Je le verrai donc, je l'ai souhaité tant de fois. »

La semaine était terminée, son dernier client Ronald Davidson, le tout puissant patron de la société General-Tobacco, venait de partir. Par suite de cet accident stupide, un week-end solitaire profilait insidieusement son vide béant, un vide à se perdre ; à se perdre ou à se trouver.

Encore sous le charme de la musique, son esprit vagabondait, sans but précis. Quel étrange personnage ce Ronald ! Riche, puissant, une carrière exemplaire, le patron incontesté de l'une des plus grandes entreprises du monde, une réussite sans faille. Apparemment le symbole même du rêve américain réalisé.

Et pourtant depuis des mois, depuis qu'il l'avait appelée d'une voix hésitante, un soir d'automne, pour lui demander son premier rendez-vous, son image s'était progressivement détériorée, fissurée, comme le portrait de Dorian Gray.

Celui qui venait de la quitter ce soir n'avait plus rien d'impérial. L'homme qui était reparti pour son ranch situé à quatre-vingts miles au nord de Phoenix était rongé par le doute, miné par les remords, en pleine dépression, au bord du suicide. Elle se demandait comment elle parviendrait à l'aider. L'argent ne faisait donc pas le bonheur ? Une vérité à ne pas ébruiter dans la société de Phoenix qui s'efforçait avec une énergie touchante et désespérée de prouver le contraire.

Il n'était plus maintenant qu'une épave à la dérive, se raccrochant désespérément à Loretta comme à sa dernière bouée de sauvetage. Sa personnalité officielle, qu'il avait su imposer pendant de nombreuses années à la société tout entière, aux médias perpétuellement aux aguets et aussi à ses proches, était en train d'exploser sous la formidable pression d'un passé personnel qui envahissait irrésistiblement ses rêves d'abord et désormais sa conscience éveillée, le précipitant irrémédiablement vers sa propre destruction. Sa mère, désespérée des infidélités répétées de son père, s'était suicidée quand il avait cinq ans. Drogée depuis plusieurs années, elle avait jeté sa voiture sous les roues d'un poids lourd sur l'autoroute. Elle l'avait doublé sous une pluie battante, faisant au chauffeur un grand signe d'adieu, elle s'était rabattue devant lui et avait freiné brutalement. Elle était méconnaissable quand on l'avait retirée des débris fumants de son coupé Mercedes. Ronald avait culpabilisé, recevant sans défenses les accusations

d'avoir été un mauvais fils portées par son père qui tentait d'échapper ainsi à ses responsabilités.

La guerre de Viêt-nam avait achevé de bouleverser son existence. A vingt-deux ans, lors d'une mission hélicoptérée, il avait dû bombarder au napalm le village où se trouvait la jeune femme qui portait son enfant. Il l'avait vue de son hélicoptère mourir, grosse de huit mois dans les flammes de l'enfer qu'il avait contribué à allumer. Jamais ce souvenir ne devait le quitter.

La fortune maudite héritée de son père l'avait mis à la tête de la General-Tobacco, l'une des plus grandes sociétés américaines de production de cigarettes.

Peu à peu, pendant des mois, séance après séance, confidence après confession, un feuilleton rocambolesque avait pris forme, dans le bureau feutré de Loretta à l'abri de toutes les oreilles indiscrètes. Une histoire de fraudes, de corruptions, de tromperies et d'intérêts immenses sauvegardés à tout prix, au mépris de la santé des hommes de la planète Terre, de leur vie même, était sortie de l'esprit ravagé de Ronald.

Il savait. La profession tout entière savait, depuis plus de vingt ans quels étaient les méfaits réels du tabac et ils n'avaient rien fait, causant directement, par ce silence qui assurait leur fortune, des millions de morts. Infiniment plus que les plus dévastateurs de tous les ouragans nés de la colère de Neptune, plus que les tremblements de terre les plus meurtriers, plus encore que les bombes atomiques qui ont tant marqué la mémoire des hommes.

Ils savaient tous et ils n'avaient rien dit. Et Ronald ne supportait plus. Chaque nuit l'interminable théorie des trépassés se levaient pour venir danser autour de sa couche une macabre farandole, lui reprochant leurs existences gâchées, leurs poumons rongés par le cancer dont il aurait pu les sauver s'il avait parlé.

Ronald avait d'autres secrets encore qui le minaient de l'intérieur. Ses services de recherche avaient mis au point une formule nouvelle qui permettrait de rompre la dépendance, non seulement au tabac, mais encore aux drogues, à l'alcool et qui permettrait à l'homme de se libérer enfin du conditionnement génétique qui l'asservit depuis ses origines.

Ronald avait pensé qu'il pourrait ainsi payer sa dette, réparer le mal qu'il avait causé, mais la profession tout entière s'était opposée à lui, menaçant de le détruire s'il révélait sa formule qui ravagerait des pans entiers de l'économie du monde. Ces

derniers assauts avaient achevé de ruiner sa santé mentale. Il n'était plus maintenant qu'une épave à la dérive, se raccrochant désespérément à Loretta comme à sa dernière bouée de sauvetage.

Cela faisait partie des misères que ses clients déversaient dans son cœur et qu'elle s'efforçait d'oublier aussi vite, pour ne conserver que le souvenir des aspects médicaux nécessaires au traitement. Elle pouvait prétendre ignorer d'autant plus facilement les détails pratiques, qu'elle avait pour habitude d'enregistrer sur bandes magnétiques toutes les séances, pour pouvoir y revenir en cas de besoin.

Dans la nuit tôt venue de l'hiver, elle éteignit l'écran mural et resta immobile dans la semi-obscurité. La pièce n'était plus éclairée faiblement que par les lumières qui montaient de la ville.

Les images de Paris, de la Bastille, du quartier de sa jeunesse l'avaient troublée, elle se laissa envahir par la nostalgie, s'abandonnant à une rêverie vague, cédant au flot de ses souvenirs.

Elle avait bien cru tout liquider lors de l'analyse effectuée avec Bruce Bernstein son professeur à l'institut de psychanalyse de Berkeley, pour devenir psychanalyste. Pourtant elle n'en finissait pas de régler ses comptes avec son passé qui ressurgissait dans la solitude de cette soirée d'anniversaire. Des bouffées d'angoisse la submergeaient, irrésistibles comme une rage de dents.

Quel personnage complexe ce Marceau, ce gnome difforme et touchant qui prétendait être à la fois leur père et leur mère qu'ils n'avaient jamais connus. Il s'était dévoué pour les jumeaux, leur consacrant sa vie, les élevant dans cette péniche dont elle gardait comme une nostalgie trouble. Avait-il voulu abuser d'elle qui n'avait que huit ans, dans cet univers confiné de la péniche qui se prêtait à toutes les promiscuités ou n'était-ce que la manifestation excessive de la tendresse bourrue d'un être solitaire, désavantagé par la nature ? Victor, déjà violent, déjà sans peur, déjà jaloux, dressé sur ses ergots comme un petit coq avait menacé Marceau de lui exploser la tête pendant qu'il dormirait s'il n'arrêtait pas de lutiner sa sœur.

Rien que pour ça, elle l'aurait aimé à la folie ce frère, autre lambeau d'elle-même, dont elle ne pouvait se passer.

Une étrange chaleur l'envahit à la pensée de leur vie sous la couette, dans le petit lit où ils étaient tous deux serrés l'un contre l'autre dans le réduit qui leur servait de chambre, au bout de la péniche, avec le clapotis de l'eau qui léchait les parois et l'odeur du goudron, partout répandue. Il lui avait appris bien des choses son Victor, le courage, la tendresse, le plaisir aussi.

Quel curieux destin avait été le leur !

Loretta prit d'un mouvement vif un objet en or patiné qui se trouvait sur le grand plateau d'ébène, toujours à portée de sa main. C'était un porte-cigarettes auquel elle était fortement attachée et qui la quittait rarement. Comme elle ne fumait pas, elle l'avait fait transformer en poudrier par un orfèvre de Phoenix. Elle le prenait d'un geste devenu si habituel et si fréquent qu'elle n'en avait pas toujours conscience. Elle aimait se contempler longuement dans la petite glace rajoutée à l'intérieur. Comme la reine du conte, elle tentait d'y trouver conseil et réconfort, elle y cherchait son passé, espérait y découvrir l'avenir.

L'histoire étrange et compliquée de cet objet faisait partie de ses souvenirs impérissables. Elle l'avait aperçu un jour, en compagnie de Victor sur la péniche de son enfance, tout au fond de l'armoire de Marceau, coincé entre un pantalon de velours et un maillot de corps blanc rayé de larges bandes noires. Quand ils avaient trouvé ce bijou précieux, si insolite dans la garde robe misérable du maître de la péniche, ils l'avaient longuement contemplé, le retournant sur toutes ses faces. C'est la tête de loup, gravée en noir avec deux petits rubis figurant les yeux cruels du fauve et des escarbilles étincelantes de diamant représentant ses dents aiguisées, qui les avait fascinés. En un pacte immédiatement scellé entre les jumeaux, ils avaient convenu que Marceau ne devrait jamais savoir qu'ils avaient découvert ce trésor caché et ils l'avaient remis en place. Souvent pourtant, ils étaient retournés, au risque de se faire prendre, visiter la cabine de celui qui les traitait de façon parfois imprévisible. Une fois même, ils étaient venus en compagnie de leur grand ami Raoul, confident de tous leurs secrets, pour lui montrer leur découverte. Ils espéraient qu'il saurait leur fournir une explication sur l'origine de ce qu'ils avaient baptisé leur talisman. Raoul avait fait des recherches dans la bibliothèque de sa mère, puis dans celle de l'école des Beaux-Arts où elle était professeur et n'y avait rien trouvé.

Jamais Marceau n'avait rien soupçonné et quand, dans la grande crise qui avait bouleversé leur vie, ils avaient quitté le navire, Victor lui avait remis solennellement l'objet qu'ils avaient extrait une dernière fois de sa cachette, lui intimant l'ordre de ne jamais s'en séparer.

Déchirant le silence, la sonnerie du téléphone la fit sursauter violemment. Elle reposa l'objet avant de décrocher le combiné. C'était Ronald qui, à peine rentré chez lui, l'appelait d'une voix bouleversée :

-- Désolé de vous déranger si tard, il faut absolument que vous m'aidiez. Je ne sais plus où j'en suis.

-- Que se passe-t-il ? Vous paraissiez plus calme quand vous m'avez quitté.

-- Je suis complètement perturbé par ce qui se passe ici.

Loretta qui l'entendait haleter péniblement au bout du fil attendit patiemment qu'il lui en dise plus long.

-- C'est ma filleule Sally, il faudrait que vous la receviez, dès lundi si possible.

-- Qu'y a-t-il de si urgent ?

-- Je suis un peu confus, j'ai hésité longtemps avant de vous en parler, mais je crois que c'est maintenant indispensable.

-- (?)

-- Je crois qu'elle est en train de devenir folle. C'est une gentille fille un peu fruste, un peu simple qui vit avec moi depuis quelque temps. Elle n'a jamais fait grand chose de valable, elle ne s'intéresse vraiment à rien. Jusqu'ici, elle se contentait de traîner en boîte, de boire un peu trop, de jouer au tennis à son club, de faire des promenades à cheval.

-- Je ne vois pas là de quoi s'inquiéter, sans quoi nous n'arriverions jamais, mes confrères et moi, à faire face à ces problèmes tant ils sont nombreux.

-- Oui, mais maintenant, elle s'est mise à raconter des histoires invraisemblables et elle fait dépression sur dépression.

-- Mais quel genre d'histoires ?

-- Ecoutez, je préfère qu'elle vous le dise elle-même, mais, je vous en prie c'est urgent, je suis complètement désespéré.

-- Peut-elle venir lundi vers trois heures ?

Le rendez-vous fut pris et Loretta sentit dans la voix de Ronald qu'elle l'avait soulagé d'un grand poids.

Il devenait envahissant ce Ronald, depuis qu'il était entré dans sa vie professionnelle. Mais au fait, comment avait-il déniché

ses coordonnées celui-là aussi ? Pourquoi s'était-il adressé à elle qui n'était certes plus une obscure débutante, mais qui n'avait pas la réputation des pontes de la profession, lui, un des hommes d'affaires les plus puissants du pays ?

Voilà encore une des interrogations diffuses qui la déstabilisaient un peu. Elle avait vu affluer une clientèle à faire pâlir d'envie ses confrères les plus célèbres. Jamais elle n'avait pu avoir une réponse précise. Aucun d'eux, pas même son second mari qui avait été à l'origine un client, n'avait apporté le moindre indice. Ils esquivaient tous la question n'articulant que des réponses imprécises, inutilisables.

Elle avait fini par en rire, par se dire à elle-même que c'était son bon génie, son ange gardien, son mérite personnel aussi pourquoi pas, mais elle n'était pas dupe, pas entièrement du moins.

Elle se demandait parfois si elle ne devenait pas un peu paranoïaque. Elle avait tendance à voir, autour des êtres qui l'entouraient, comme une aura mystérieuse qui n'existait peut-être que dans son imagination. C'était une sorte de reflet qui les enveloppait d'une faible lumière comme lorsqu'un objet est éclairé par derrière ou que le soleil couchant dessine autour de sa silhouette une frange lumineuse qui lui confère un mystère, une noblesse inconnue, masquant par la même occasion sa réalité.

Elle jeta un coup d'œil rapide à la pendule située sur son bureau, une pendule ronde à l'armature dorée qui avait figuré en bonne place dans un yacht célèbre, se leva en boitillant légèrement et s'approcha de la baie vitrée. L'orage était passé maintenant et les lointains nettoyés. Dans la longue nuit d'hiver, la ville scintillait de tous ses feux, étalant la splendeur de son tapis de lumières. Pauvre Ronald, il n'avait vraiment pas besoin de complications supplémentaires. Enfin, c'était la routine.